

## 6

# Être responsable de tout face à la crise de la pensée de l'homme

**Yasuo KOBAYASHI**

UTCP

Le visage de l'homme sur la plage, lequel serait destiné à se laisser effacer par la mer. A cette image presque prophétique énoncée par Michel Foucault il y a plus de 40 ans, je voudrais ici commencer par répondre en présentant une autre, c'est-à-dire le visage de l'homme qui ne cesse de clignoter sur l'écran de l'ordinateur.

Il est dit que cette image du visage sur la plage lui était venue pendant qu'il regardait la côte de Tunisie d'un hublot de l'avion. La mer ensoleillée marquait vraisemblablement l'extérieur, l'éternelle nature qui se brise contre la plage de l'histoire en emportant toute les traces, tous les sens propres à l'humain. Et indéniablement c'est cette même plage que le mai 68 a permis de découvrir au-dessous des pavés de rues de Paris aussi bien que de l'université.

Plus de 40 ans passés, cependant, ce qui aurait disparu depuis, n'en est pas moins la plage que le visage. En attendant, la plage aurait été remblayée de bitume, de béton ou plus précisément de « bit » et de matière presque immatérielle pour ne laisser qu'une surface lisse et plate où apparaissent et disparaissent à chaque moment de différentes images les plus variées.

Crise inouïe pour la pensée de l'homme. Bien que l'idée de l'homme soit, depuis toujours, liée d'une façon essentielle à la crise, ce qui,

d'ailleurs, nécessite quelque chose comme la philosophie, la crise à laquelle nous faisons face de nos jours, déconcerte et ébranle profondément la pensée de l'homme. Pourquoi ? Parce que, alors que celle-ci se voue à concilier et réconcilier le monde et l'homme par le biais du sens créé, inventé et organisé, non seulement l'objet-monde mais aussi le sujet-homme en viennent maintenant à se laisser traiter par les opérations fonctionnalistes des systèmes de toutes sortes.

La pensée du système prédomine sur la pensée du sens. Le systématique empiète sur le sémantique. La technique opérationnelle devance la compréhension guidée ou conduite par la logique de l'immanence.

La science du cerveau révèle du jour au jour le fonctionnement hyper-complexe de notre machine de pensée et d'existence ; la biologie s'approche du lieu mystérieux où la vie se forme de la matière et de l'information, des protéines et des gènes ; la physique s'interroge à travers l'expérimentation sur l'origine même de l'univers. Il faut admettre que la pensée du système arrive à explorer des questions qui, par nature, dépassent de loin la faculté de pensée ancrée dans l'usage individuelle de la langue naturelle. Il en va de même des domaines sociaux où la dite globalisation va de paire avec les opérations systématiques, d'ailleurs de plus en plus complexes du capital, des matériaux et des hommes.

De là surgit la question majeure : quel parti à prendre pour la pensée de l'homme, à condition qu'elle soit toujours possible, vis-à-vis de cette pensée du système ? Reste-t-il quelque chose qui ne se laisse récupérer par les systèmes ? Ou bien, devrait-elle elle-même chercher à se rendre des sophistications systématiques ? Ou bien, au contraire, devrait-elle faire une critique vis-à-vis des systèmes ? Et si oui, comment est-ce possible ? A partir de quel principe ? Au nom de quoi ?

Au nom de la responsabilité. Responsabilité, non pas de tel ou tel fonctionnement du système, mais de l'être, de l'être-homme. La pensée de l'homme, quoiqu'elle pense, est par elle-même la responsabilité de l'être-homme.

D'où vient cette responsabilité ? Elle vient du fait fondamental que l'homme parle et à partir de là, pense. Non seulement il parle ; il parle de tout. Il peut parler de tout, penser de tout. Même de ce qui n'existe pas, ce qui a été perdu, ce qui est à venir et ce qui n'arrive jamais (l'im-

possible). Le langage humain est par ce fait même responsable de tout. La pensée de l'homme assume donc le langage humain pour en faire une responsabilité. Ainsi donne-t-elle du sens à l'être, à l'être-homme et à l'être-tout.

Seulement cette responsabilité devrait se renouveler à chaque moment de l'histoire parce que tout n'est jamais donné en tant que tel ; tout est justement à penser, à (dé-)construire par le biais du langage.

Or, tout change. Même l'être-homme change. Ou plus précisément surtout l'être-homme change. C'est que nous sommes dans l'histoire. Dans un sens l'histoire est histoire de « tout » qui change. L'histoire est pour la pensée de l'homme, un renouvellement toujours en expansion de tout, tout-à-fait comme notre univers.

Les Humanités, sont nées d'ailleurs, d'un grand mouvement, ou une révolution d'expansion de tout qui advint à l'espèce humaine depuis, environs XIV<sup>e</sup> siècle et qui établit l'espèce humaine comme tel, pour lui donner le monde explorable, la science, l'histoire mondiale, la conscience d'immanence, les technologies d'énergie dépassant de loin les capacités à l'échelle humaine. Dans cette ère, disons « moderne », la pensée de l'homme, aurait eu pour tâche d'ouvrir un plan de plateforme pour la compréhension intra-humaine ou la communicabilité par le biais d'immanence de différents hommes, de différentes cultures et de différentes ethnies. Les deux modèles éminents en sont la littérature pour les dimensions individuelles ou écologiques et l'ethnologie pour les dimensions culturelles. Le travail central consiste à celui de traduction de l'intraduisible, celui d'interprétation de l'énigmatique ou l'hétérogène pour produire un sens défini, d'une façon immanente, comme humain. Dans ce sens, la pensée de l'homme est un des moteurs les plus importants de la démocratie. La démocratie n'est rien d'autre que l'horizon même de possibilité de compréhension et de communication de tous les êtres humains au-delà de toutes sortes limites dont sont faite notre réalité.

De même que le programme dite démocratie, cette tâche de la pensée de l'homme n'est jamais accomplie ; la pensée de l'homme devait continuer à assurer ce travail de l'établissement de l'homme en tant que tel en prenant en considération de différents phénomènes ou de différentes oeuvres qui se produisent tous les jours.

Il est, cependant, aussi vrai que, de nos jours, la technologie informatique a ouvert une dimension technique de communication entre les hommes, ce qui exige de la pensée de l'homme une modification de sa pratique. En même temps, il faut qu'elle s'adapte et s'applique à une autre expansion, en cours, de tout, certainement aussi révolutionnaire que le humanisme, laquelle met l'homme radicalement en tant qu'espèce. Il ne s'agit plus d'un homme « intérieur » mais de cette espèce qui aurait fini par avoir une force capable d'annihiler tous les autres êtres vivants tandis que la science révèle avec une certitude accrue que tous les êtres vivants sur la terre partagent les mêmes gènes. Il revient à la responsabilité de la pensée de l'homme d'interroger, au-delà de la limite de l'« homme intérieur », cette limite même qui sépare l'homme et les autres animaux, à condition, toutefois, que pareille interrogation ne peut être simplement de l'ordre épistémologique mais aussi de l'ordre historique et pratique.

De même, l'homme commence à être exposé aux systèmes de matière et d'information qu'il est lui-même. L'expansion de tout s'effectue déjà non seulement dans la dimension de la vie de tous les êtres vivants mais aussi dans celle de systématiques de matière-information (et aussi de tous les artefacts que l'homme a inventé et produit).

« Cependant, c'est la veille »—disait Arthur Rimbaud, dans le dernier poème d'« Une saison en enfer ». Nous sommes aujourd'hui à la veille d'une nouvelle pensée de l'homme qui ne privilégie plus l'homme que dans la mesure où il assume cette profonde responsabilité, aussi imminente que jamais, de penser à tout. La responsabilité exige que la pensée de l'homme puisse penser au-delà de son principe d'immanence, c'est-à-dire au-delà des limites du langage humain, en l'occurrence même, des langues naturelles.

Certes, le temps est sévère ; la pensée de l'homme doit apprendre à penser de l'être-homme et de l'être-non-homme dans la même vérité.—« Et il me sera loisible de *posséder la vérité dans une âme et un corps* ». (Rimbaud)

*Ce texte a été prononcé au colloque « Philosophie de l'Université et conflit des rationalités » qui s'est tenu le 6 octobre 2008 à la bibliothèque nationale de Buenos-Aires.*